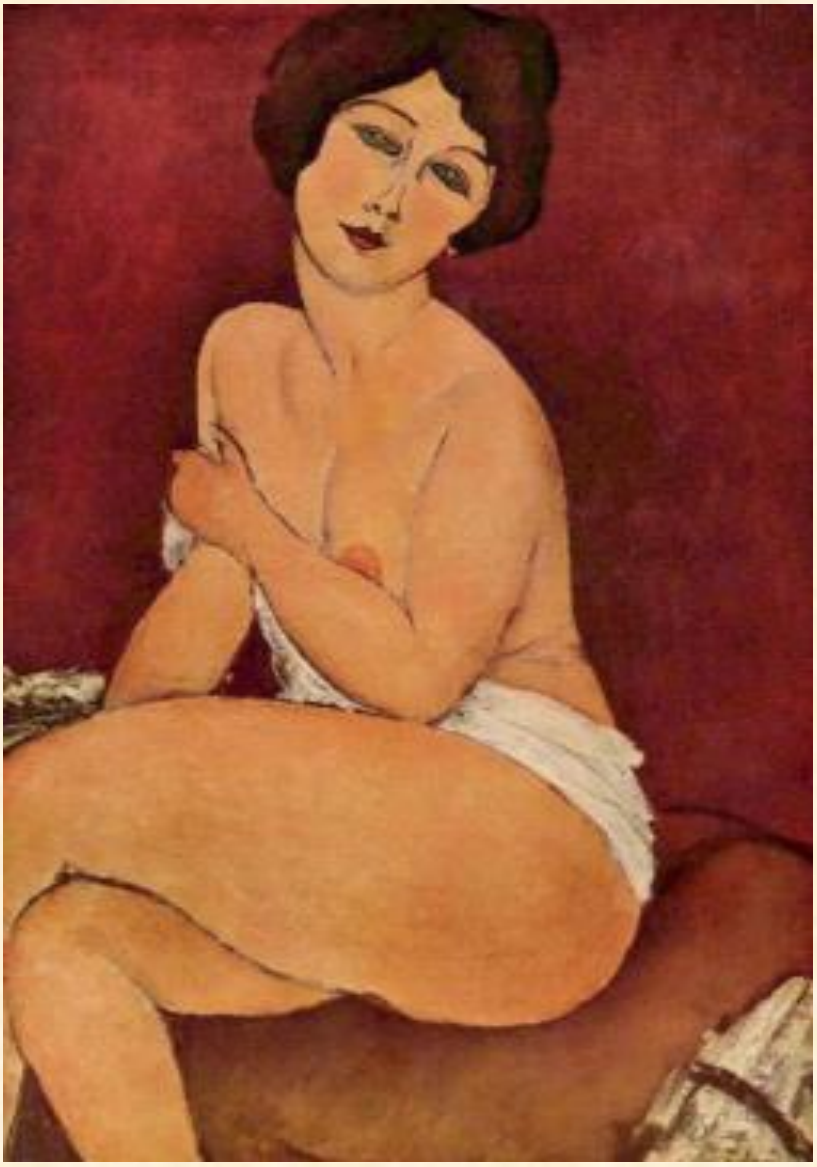
FRANCK LOZAC'H

FEMMES DE PAPIER



AVANT-PROPOS

J'espère sincèrement que cet ensemble de textes ne sera pas considéré comme étant une sorte de capharnaüm où l'on avance à l'aveuglette uniquement relié par le fil conducteur de la thématique féminine.

Il s'agit ici d'une lente maturation concernant le concept féminin. J'ignore encore si ce qui est écrit - qui n'était parfois pas même une vérité de l'instant - peut trouver son fondement ou son origine dans une analyse de l'être féminin.

Cet ensemble n'a pas la virulence ou l'excès que l'on a pu trouver dans *Feuillets d'Éros* ou dans *Textes érotiques*. L'ouvrage n'a que fort peu de connotations sexuelles directes, et l'aspect des choses est traité de manière guère provocante.

Pourquoi avoir choisi ce titre «*Femmes de papier*» ? Simplement parce qu'il s'agit de réflexions délétères, d'images diffuses, d'un monde virtuel où le rêve et l'impossible se côtoient, mais où la vérité n'est jamais présente.

Franck Lozac'h

L’Huile fraîche

À Sandrine

Repose sur ce sein que la paresse offense,
Et brûle en ma raison tes prochaines fumées.
De mon ravissement, embrasse les carences
Qui s'imposent sur ma joue frappée et profanée.

Alors pour ta liqueur, bois le fruit des délices
Et organise un songe où tu reposeras.
Qu'importe, vraie beauté, les mouvements factices,
Car l'appel de ta chair me redemandera.

Ah ! Courir sur les flots antiques de lumière !
Qu'une étincelle éclaire et chante tes fureurs !
À l'ombre du platane, je te vois, tu es fière ! ...

Parée de tes bijoux, de parfums délicats,
Tu lances des étoiles pour orner mes lueurs,
Adorable beauté que j'aime, et qu'il brusqua !

Je croyais voir

Je croyais voir en l'or de tes cheveux un nuage tendrement endormi sur des aquarelles mortuaires. J'y discernais un convoi de broderies éparses, et j'embrassais dans cet amas confusément respiré la rêverie lointaine. Je m'égarais dans les parfums, dans les sueurs de nos amours anciennes.

Mais toi d'un geste dédaigneux, presque machinal tu passas ta main blanche et bien faite dans ce désordre de mèches blondes, et la noble rêverie s'est plu à se défaire, n'est-ce pas, Isabelle ?

C'est un spleen

C'est un spleen qui renferme toute la nostalgie d'une lueur sublime, une douloureuse faiblesse de cœur recueillie dans la solitude, morne solitude près du feu pétillant de la cheminée, où le seul ami est peut-être encore cette bouteille de vin rare et ce verre de cristal.

Glacial amour, amour tendrement chéri, amour rêvé, amour volatilisé que la fantaisie de la femme reproduit inlassablement comme pour retenir son idéal, comme pour retenir le temps !

Et la dernière lueur du brasier s'est plu à mourir. Ce n'est plus qu'une lumière douceâtre qui baigne la chambre décorée de bibelots rares et de meubles fort anciens.

Ce n'est plus qu'un désir impossible qui resplendit encore dans l'âme d'Agathe. Ce n'est plus qu'une douleur inconsolable qui vit dans le cœur d'Agathe.

Enivrée par le nectar, elle s'endort entourée de somptueuses étoffes posées nonchalamment sur le divan superbe.

Parée de somptueux bijoux, l'œil hagard et livide, soulevant d'une main nonchalante quantité de soierie déposée sur le divan, elle rêve des délicieuses soirées passées chez les De Busy.

Et des images tenaces, toujours martelant son âme voyageuse s'amoncellent les unes contre les autres comme une pellicule de film inlassablement répétée.

Et dans ses souvenirs voués déjà à l'ennui, elle multiplie les scènes, grossit les visages, et espère embrasser dans cet amoncellement de détails, l'instant unique et sublime que son esprit s'était juré de ne jamais oublier : le regard saisissant du jeune homme aux yeux foncés, tirant vers un marron extrême, - ce regard de feu exprimant toute la force et l'intrépidité de la jeunesse conquérante. Oui, malheureuse, presque envoûtée par ce sourire d'ange, par cette bouche suave, elle éternise son évasive rêverie sur le caporal blond.

C'était un vieux boudoir

C'était un vieux boudoir où tremblaient des spectres d'ombres, où un mal invisible rôdait lugubre parmi les meubles de la pièce. Point de mots, points de regards - une attente éternelle épiait le moindre bruit, l'infime craquement des planchers. Les boiseries comme travaillées nuitamment gémissaient de douleurs et de plaintes répétées.

À travers les carreaux de la fenêtre obscure, une lune pâle, ronde comme une hostie propageait ses rayons blanchâtres - un instant sublime que la peur éternisait, un instant d'inquiétude et de bonheur en soi.

Il y avait les masses inertes de nos chairs blotties dans de profonds fauteuils. Les yeux du chat luisants étaient prêts à s'enfuir. Et nos mains transpiraient de faiblesse et d'effroi.

Un coup de tonnerre puissant et le silence disparaît. Un cri perçant de sa gorge étroite, s'expulse et se propage en dissonance dans la pièce. Un cri inhumain et la femme indécente se transforme en vampire !

L'architecture de la femme

L'architecture de la femme ouvre ses yeux et dépose ses rayons rougis par le soleil. Pieds nus, tête penchée contre le regard pensif de l'éclusier, l'eau monte le long de la façade de bois - la cour est haletante. Elle vocifère l'inexpérience et sa paresseuse blancheur.

Quant aux tapisseries, elles noircissent lentement sous les fouets du saule pleureur.

Que tu proposes nue

Que tu proposes nue
À ma souffrance ancienne
Fruits, délices conçus
Avec liqueurs suprêmes,

Lentement de l'éclat
Reposé sur un cœur
Un souffle poussera
Cris sublimes et candeurs ...

Perdue une seconde,
Dans ce combat royal,
Ma faiblesse profonde,
Ô destinée fatale !

S'émancipe quelque peu ...
Semble vivre et se meurt
Dans la lueur du soir,
Et chasse mon désespoir !

À ma dormeuse

Je ne veux pas ce soir, licencieuse ennemie,
Respirer en ton corps le doux parfum des songes,
Ni déplacer mon cœur sur tes seins endurcis,
Ni la jouissance facile où parfois tu me plonges.

J'espère sur cette bouche inventer un amour
Puissant et immortel que tu composeras,
Redorer cette nuit jusqu'aux lueurs du jour
Dans la chambre lugubre offerte à nos ébats !

Qu'importe, les espoirs de nos mains en détresse,
Le souffle accéléré que réchauffaient nos yeux !
Je demande plus fort que houle et que tendresse,

Un bonheur sans silence pour l'esprit ingénieux.
Car de son pur cristal où le génie descend
Rêvent de vrais soupirs qu'avait soufflé l'enfant.

Ô si pure et si loin

Ô si pure et si loin qu'une lueur m'émeut !
Hélas ! Belle sous le doux bercement de la fleur,
Je vis la merveilleuse dans les antiques feux,
Une pâle beauté saignante de douleurs.

Telle défaite de l'éternel complice encore !
Lourde de somnolence, o baisers de saveurs,
Maint drame répété en mon cœur à éclore !
Et l'œil pour les substances divines et les douceurs.

Se pose sur l'inconnue, le blond désir rêvé !
C'est le terrible aveu, terme clair de l'espoir.
Enivré de nature, je croyais voir couler
Sur votre bouche rouge la blancheur d'un cristal.

Le Germe et la Semence

Venise

Et dans ce lieu fétide où dorment des gondoles,
L'eau morne et transparente fut raison de soupirs,
Ô sanglots répétés et si mouvantes violes,
Contre un ciel de grisailles qui voulait s'obscurcir.

Des barques s'étiraient sur l'étendue. Nos rêves
Profonds comme l'amour s'inclinaient lentement,
Et penchaient plus encore par le vent qui soulève,
Tremblaient, espoirs perdus, bercés au gré du temps.

Et toi ma calme sœur, tu chantais ma faiblesse
Lorsqu'un vol de corbeaux foudroya le vrai ciel.
Pour noircir les souffrances d'une odieuse paresse,
Je vis dans tes yeux clairs les rayons d'un soleil,

D'un soleil pâlissant, or, rouge et fatigué
Qui semblait se mourir à l'orée de tes yeux.
J'y trouvais un déluge de larmes délaissées
Croyant à l'avenir de nos étés heureux.

Ta main alanguie

Ta main alanguie, profusion de saveurs,
Qui contemple la nuit, désinvolte froidure,
Ta main a délaissé sur le drap amoureux
Les stigmates profonds de ses sombres morsures !

Et cette nonchalance abattue, aigre ou vile,
Décline lentement dans ses douleurs dorées.
Ses souffrances sont grâces et ses pensées occultes !

La survivance s'éteint, antique et froissée
Pareille au vieil orage sur nos murs tapissés.

Je te goûte, fruit mûr, palme je te caresse.
J'ondule, ô mon silence, parmi tant de furies,
Luxure de mes nuits qui te désintéressent !

La vieille maîtresse

Quand respirant encore sa poitrine, soumise !
De tes yeux couleront les tristesses du soir ;
Quand de vives querelles, des sanglots et des crises
Viendront s'imprégner sur ton fétide mouchoir ;

Quand vieillie et défaite sous son joug inhumain,
Tu trembleras de honte par ses peines, obscurcie ;
Suppliante, à genoux et joignant les deux mains,
Tu diras des mots tendres pour consoler tes nuits ;

Alors femme fatidique, ô cœur égaré !
Sur mon sein balbutiant de confuses paroles,
Baisant et implorant d'autres chaleurs rêvées
Alors tu tomberas dans mes extases molles !

Et ta bouche et ta lèvre pour des plaisirs encore
Viendront sucer mon sang, délice de mon cœur !
Et impure et esclave, oubliant le remords,
Tu dormiras repue, voluptueuse sœur !

Plaidoyer pour deux crânes

Par des liens soudés, par la honte prescrite,
C'est le deuil contracté sur les terres nuptiales,
La haine apparente vit dans les doigts crispés.

Avec ces faces macabres, de progressives vengeances,
L'indescriptible fièvre, puis des moments hagards.
C'est la mort qui sommeille déjà dans chaque esprit.

Le frottement constant de deux pieds qui se touchent
Glacés sous les draps noirs d'interminables nuits ;
Le geste cadencé, immuable des bouches,
C'est la perle suprême de l'entente infinie !

Oh ! Les démons intimes, les déplorables bêtes,
Qui sont assermentés par l'alliance jaunie,
Et ces cœurs enchaînés à ces atroces têtes !
Oh ! Les années terribles dans les bas-fonds d'un lit !

Sa grâce accoutumée

A.P.V.

Sa grâce accoutumée
S'enivre de soleil.
Ô la nymphe égarée
Dans ses rayons vermeils,
D'un brin de pureté,
Sur son onde, s'éveille,
Si sensible beauté.

Et le vent dégarni
Plisse dans les roseaux
Les substances réunies
Par le calme des eaux.
Elle, baignée à demi,
Évasive sans trop
Elle dit, mélancolie.